Du tissu…
des ciseaux… du fil…

D'après le récit de Raymond Héran



Monsieur Héran, nous faisons aujourd'hui sa connaissance, nous parle avec amour de son ancienne profession. Croyez-moi, le vocable amour sied vraiment à son récit. Voici ce qu'il nous raconte, le regard reflétant sa fierté et la voix chaleureuse, un tantinet mélancolique…

« À Aguessac, bien avant la guerre de quatorze, mon grand-père Joseph tient boutique, route des Gorges du Tarn. Curieux petit commerce où le client vient boire, jouer à la manille mais, à la fois, atelier d'un tailleur qui vous habille élégamment, sur mesure ! Comment orchestrer ces deux activités ? Mon aïeul, chaque matin, prépare le travail de la journée pour son ouvrier. L'après-midi, nonchalamment, il « tape les cartes » avec ses copains.



La famille réunie devant l'atelier paternel...

Lorsque son fils atteint l'âge de treize ans, il décide de lui apprendre l'ABC du métier pour assurer son avenir. Bientôt, l'entente ne règne plus entre eux : une marâtre trouble la tranquillité du foyer. Il le quitte. Mon père donc, se retrouve à Montpellier, seul, démuni, presque sans argent. Il partage une chambre avec un gars pour économiser quelques sous. Le Gard l'accueille ensuite, il rayonne, de-ci, de-là, dans ce département... C'est enfin à Florac qu'il trouve refuge dans une famille aimante, attentionnée. Là, il perfectionne son apprentissage. De cette période lui sont toujours restés de merveilleux souvenirs. Seulement, le service militaire l'appelle et, immédiatement après, la guerre.

De retour au village natal, Papa y installe son atelier. Bientôt, il rencontre Marthe, une jeune fille travaillant chez des nobles très « grippe-sou ». Des tâches ? À foison ! Des repas ? Presque inexistants ! La pauvrette se mourait de faim. En saison, sa nourriture essentielle ? Des pissenlits ! Elle abandonne cet emploi et se place, pendant quelque temps, chez des notables millavois. À Montpellier,

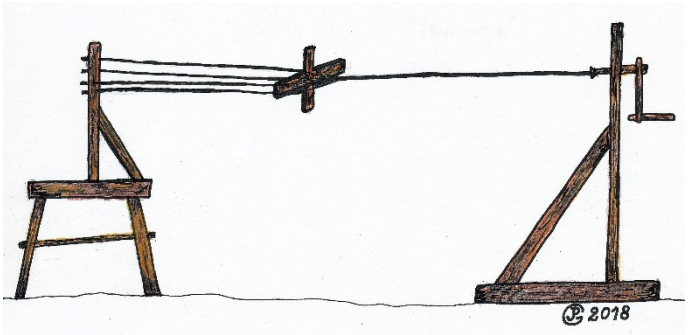
au service de bons patrons, on la retrouve ensuite. Sa situation nettement améliorée lui permet de suivre des cours du soir chez Pigier. Son diplôme de sténodactylo en poche, la voici employée de bureau lorsqu'elle épouse mon père.

JEUNES GENS ! JEUNES FILLES !
Faites-vous une situation
dans le COMMERCE
l'INDUSTRIE
l'ADMINISTRATION
avec
L'ÉCOLE PIGIER
Leçons le jour, le soir et par correspondance
Renseignements gratuits -- 89 ans de succès

Je vois le jour en 1922. Je fréquente les classes primaires d'Aguessac. J'effectue, bien sûr, le trajet à pied, flânant çà et là avec les copains dans le village. Le cordier, M. Guérin, attire particulièrement notre attention. Son épouse le seconde. Leur métier occupe la rue, en longueur, depuis chez eux jusqu'à l'école. Nous l'observons, lui, son étoupe autour du ventre... De ses doigts habiles naissent des *ficélous* qui, torsadés ensemble, formeront peu à peu de solides cordes de chanvre. Malicieusement, à son insu, nous nous amusons parfois à bloquer le système en nous asseyant dessus !

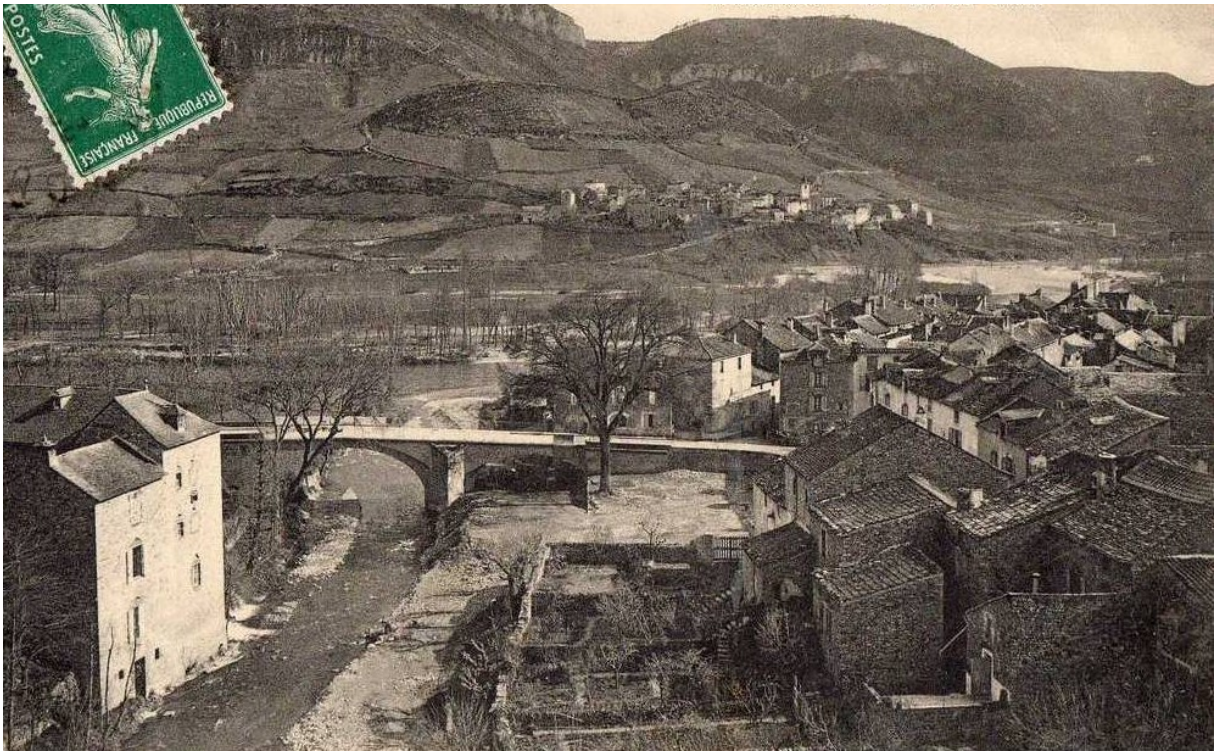


Arlette à la manœuvre !



Un tonnelier, un bourrelier, deux maréchaux ferrants œuvrent sous les yeux de tous les passants. Les vignerons, très

nombreux alentour, sollicitent l'intervention de ces artisans dans leurs occupations journalières. D'anciennes caves à vin témoignent encore aujourd'hui de cette activité à Compeyre, à Pailhas, à Fontaneilles, à Boyne... Ah ! Un mot sur le ferblantier communément nommé, à l'époque, *l'estamaïre*. Le pauvre manque cruellement d'instruction et surprend par ses réparties bien naïves. Sur la départementale passent, au maximum, cinq à six voitures par jour. Un matin, un conducteur perd le contrôle de son véhicule et fonce dans son atelier. À notre homme de crier à son épouse : *« Marie, Marie, dabala, dabala viste, avem una visita ! »* (Marie, Marie, descends, descends vite, on a une visite ! »)



Le ruisseau Le Lumensonesque, naissant près de Verrières et confluant dans le Tarn, reçoit souvent la visite de la bande joyeuse de galopins que nous sommes. Notre imagination multiplie les jeux sur ses rives, sur son cours... Cependant, pour moi, impossible de me rapprocher du logis du notaire du village. Pourquoi ? Sans le préméditer, ce dernier me causa, un jour, une peur bleue. Un haut mur en pierre clôturait sa maison et son jardin surélevés par rapport à la

route. Je jouais à ses pieds. Soudain, me sentant épié, je lève la tête et aperçois une forme humaine, énorme, largement chapeautée, le bas du visage disparaissant sous une barbe épaisse. Mon sang ne fit qu'un tour ! Du haut de mes sept ans, peut-être influencé par la lecture de contes, Barbe-Bleue, par exemple, je crus distinguer un monstre ! Cette image me hanta longtemps... longtemps !



J'obtiens mon CEPE à l'âge de douze ans. À la rentrée suivante, le pensionnat du Sacré-Cœur m'accueille, à Millau. J'y prépare, sur deux années, le certificat supérieur : un diplôme à « mi-chemin » entre le certif et le brevet. Je garde le souvenir de leçons d'algèbre et, surtout, de l'unique sortie dont je bénéficiais chaque mois !



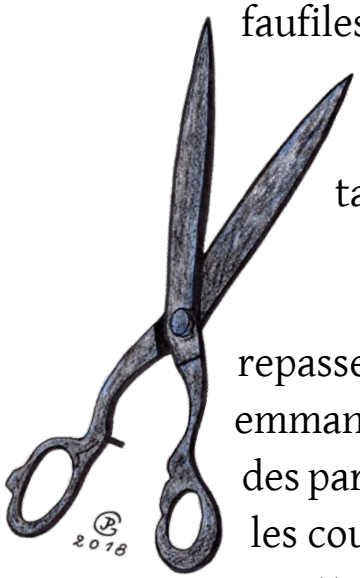


Passe le temps... Arrive l'adolescence, je sors, le dimanche, avec les jeunes gens du village de mon âge. Nous nous réunissons à Rivière. Nous organisons des sorties pédestres, celle de Capluc nous attire particulièrement. À Millau, le cinéma nous séduit. Toujours élégamment vêtus, nous nous y rendons à pied, à vélo ou encore en train.



Mais, me direz-vous, et le lundi ? Et les jours suivants ? Je suis à l'atelier, auprès de mon père. J'apprends, sous sa houlette stricte mais ô combien bienveillante, l'art d'être tailleur. Je me familiarise peu à peu avec l'emploi des divers accessoires utilisés afin de livrer des costumes impeccables. Pour l'esquisse du patron : le traditionnel centimètre, la règle pour les opérations de marquage et de traçage, l'équerre, la règle courbe pour

les revers... Pour un découpage propre des tissus, après marquage à la craie : le patron à roulette, les gros ciseaux, la pince pour percer les boutonnières... Pour l'assemblage : la pelote d'épingles, le dé ouvert car pour coudre, les messieurs le poussent latéralement et non avec le fond comme les dames, la machine, le poinçon pour enlever les faufiles et les agrafes... Pour le repassage : le cifran, planche triangulaire, oblongue, arrondie aux deux extrémités. Le tailleur y étale essentiellement les pantalons pour en aplatir les coutures...



Le tampon ou coussin pour coudre ou pour repasser les coutures courbes... La jeannette, repassage des emmanchures... Le carreau, pour passer au fer, les coutures des pardessus... La mouillette, sorte de blaireau pour imbiber les coutures avant de les ouvrir et, toujours à ses côtés, une cuvette contenant de l'eau... La pattemouille, pour éviter le lustrage du tissu... La patte sèche, pour aplatir les coutures de certains tissus fragiles... Différentes sortes de fers...

Nous habillons aussi bien les femmes que les hommes, décision prise, suite aux conseils judicieux d'un de mes oncles, modéliste à Paris. Il nous envoie les dernières créations, du moins, celles qu'il juge intéressantes. Nous présentons ainsi à nos clients et clientes des nouveautés arrivées, tout droit, de la capitale.

Le tissu noble, en vogue à l'époque : la laine. Deux fois par an, nous recevons la visite d'un voyageur de commerce. Représentant d'une maison du textile à Roubaix, il nous en propose diverses gammes. Il nous laisse des échantillons qui orienteront le choix de nos acheteurs. Parfois même un patron concrétise l'emploi de l'étoffe. Les établissements Stanley, à Paris, nous



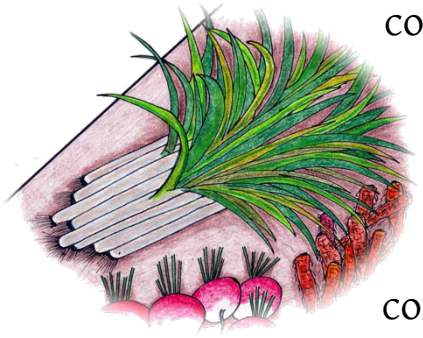
fournissent en tissus anglais. Ces derniers, fabriqués avec des laines de première qualité, d'origine écossaise ou australienne, donnent aux costumes une tenue exemplaire. Plus près de chez nous, les filatures de Camarès, de Salle-la-Source, nous procurent du cadix : drap foulé et non tissé. Une précision peut-être ? Fouler la laine, c'est la dégraisser et la feutrer pour lui donner plus de moelleux. Cette opération s'effectue dans des moulins à foulons où le matériau est battu par des maillets entraînés par l'eau. La ville de Lodève, elle, est spécialisée dans le foulé pour l'armée. Venu de Montpellier, cet autre représentant de commerce, toujours accompagné de son épouse, ne manque jamais son passage car, pour coudre, le fil s'impose... Et, quel fil ? Le fil au Chinois, bien sûr, le meilleur qui soit !



Nous taillons des costumes, attention, au vrai sens de l'expression, pour les villageois qui, il faut le reconnaître, ne s'endimanchent que le « jour du Seigneur » et en de rares occasions. Leur choix ? Le velours, ce textile à « sens unique », nécessitant une coupe à rebrousse-poil. Il se vend alors au poids, en soixante-dix centimètres de large, par pièces de trente, quarante ou cinquante kilos. Le pantalon s'usant plus rapidement que la veste, nous en confectionnons plus souvent... Quelques vacanciers, profitant de leur séjour dans la région deviennent des « fidèles » et s'ajoutent ainsi aux commerçants, aux personnes exerçant une profession libérale comme le notaire. Cette catégorie de gens opte pour des tissus et des découpes plus raffinés. Parmi elle, je me dois de vous parler d'un client assidu, liquoriste bien connu sur la place de Millau. Son exigence dépasse souvent les bornes ! Il emporte son vêtement après un essayage concluant et, immanquablement, le ramène le lendemain pour allonger, raccourcir, déplacer un bouton... Las de ces retouches



imaginaires – il doute de mon travail d'apprenti – nous mettons sa livraison de côté et la lui restituons sans y avoir touché. Voilà qu'il recherche un jour, à grands cris un tissu gris, à rayures. Introuvable. Il se procure finalement un cadix, commande un costume croisé à quatre boutons à queue... Revirement total.



1939. La guerre. Fini le « coup de feu » que nous connaissions de Janvier à Pâques ! Notre atelier tourne au ralenti. Nous manquons de matière première et cousons seulement pour ceux qui parviennent à en trouver. À la maison, pour manger à notre faim, papa troque son travail contre un cochon. Il achète un terrain hypothéqué, le cultive. Ce jardin nous fera vivre pendant cette triste période de restrictions.



Raymond et ses copains, à Meyrueis...

Mes copains et moi, nous nous investissons pour venir en aide aux prisonniers. Nous montons un groupe artistique et donnons des représentations dans la région. Nos comédies, sketches et

saynètes dérident, l'espace d'une soirée des visages empreints de tristesse, de douleur. Notre « Au Lycée Papillon », chanson bien connue de Georgius, obtient un franc succès.







1942. J'atteins ma vingtième année. L'armistice du 22 juin 1940 a supprimé le service militaire obligatoire et créé, comme substitut, les « Chantiers de Jeunesse ». Les gars de la zone libre y sont incorporés pour huit mois afin d'accomplir des travaux d'intérêt général, près de la nature. Je quitte Aguessac au mois de juin. À 17h30, en gare de Millau, je prends le train avec tous les jeunes du canton. Le voyage s'éternise... Nous arrivons à Anduze, le lendemain, à neuf heures ! Une minutieuse inscription et nous sommes différemment orientés. Je me retrouve à Châtelguyon car je suis tailleur et là, le maître manque d'ouvriers. Sur douze arrivés, nous restons six. Au début,



Les jeunes autour du maître tailleur

nous logeons dans de petites villas bien sympathiques. Ensuite, nous rejoignons le Camp de la Solitude. Nous travaillons normalement. En novembre, les Allemands investissent les lieux. L'interdiction de sortir entre en vigueur. Nous bénéficions de deux permissions hebdomadaires, l'une le mercredi, l'autre le dimanche. Nous percevons un prêt militaire de 1,50F par jour et chaque semaine, 20F de notre patron. Mon copain de Toulouse et moi dépensons 5F pour aller, de temps à autre, au cinéma. Nous fréquentons régulièrement la bibliothèque. Nous y passons de longues heures allégeant ainsi d'inévitables moments de nostalgie.



Dans le jardin de la villa des fleurs...

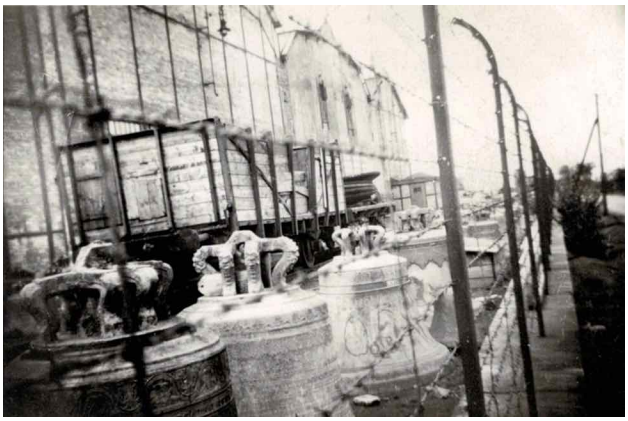
1943. Le 24 février, un grand contentement pour moi, celui du retour au bercail. Malheureusement, la joie éprouvée est de courte durée : mon départ pour le STO s'annonce imminent. Ce Service de

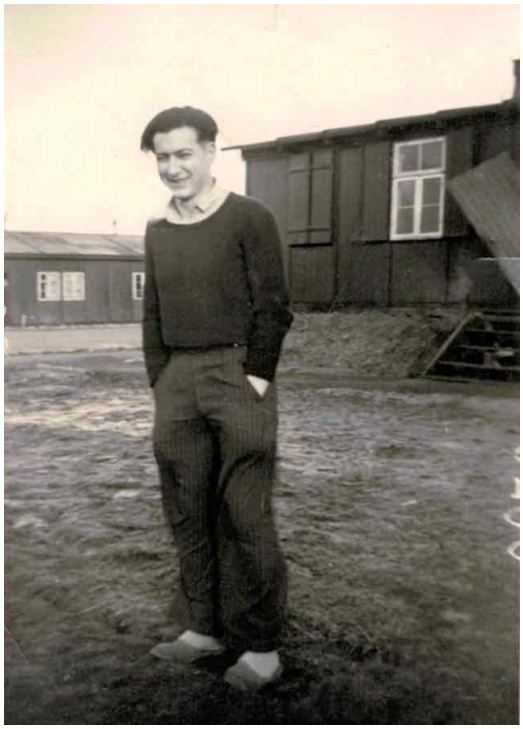
Travail Obligatoire concerne les jeunes nés en 1920, 21 et 22. Je pensais être intégré en dernier. Allez me dire pourquoi la classe 42 part avant les autres ? Donc, je suis du voyage et quel voyage ! Il dure sept jours, à l'étroit dans un train sans couloir, tous serrés comme des anchois dans leur boîte.

Enfin ! Nous échouons en Allemagne, en Thuringe, dans une petite localité célèbre pour ses fonderies de cuivre et de fer. Là,



Camp d'Ilsenburg





Ci-contre, stockées au camp, des cloches volées par les nazis en Pologne qu'ils n'ont pas réussi à fondre !

nous passons nos journées à fabriquer des tenders. Je précise : des wagons, placés derrière la locomotive à vapeur et contenant le charbon et l'eau nécessaires à son fonctionnement. Français, Polonais, Russes, Tchèques nous côtoyons, exerçant pour la plupart un métier quasiment inconnu. Peu à peu, notre dextérité s'affirme, ce qui nous laisse davantage de moments de détente. Un an s'écoule. Nous déménageons en banlieue de Berlin, à Hennigsdorf.



Nous œuvrons pour la même usine : la AEG BORSIG Locomotive, chez eux : BORSIG Lokomotiv WERKE GMBH.



L'entrée de l'usine, en 1941

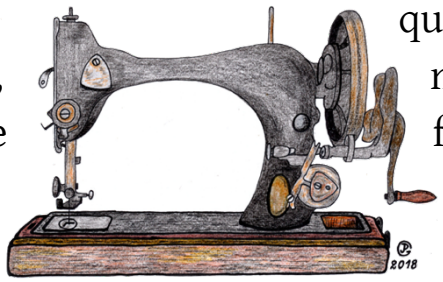
L'année 1944 s'achève. Nous changeons complètement d'occupation. Afin d'assurer la défense de Berlin et la protection des soldats, nous devons creuser des trous, un peu partout : sur les trottoirs, dans les jardins publics ou privés, autour de l'usine... Chaque matin nous regagnons notre lieu de travail et pointons. Le responsable du groupe prend les consignes, puis nous passons derrière lui pour nous munir d'une pelle. Nous n'hésitons pas à tricher : un outil pour deux... Pourquoi pas ? Parfois, l'un ou l'autre en profite pour filer à l'anglaise... Une anecdote. Ce jour-là, à l'entrée, je pointe pour moi et... pour un copain. On me surprend ! Je suis convoqué auprès des autorités. On m'explique : « Vous travaillez pour l'Europe, votre acte est répréhensible, vous méritez le camp de redressement ». Stupeur ! Je connais la pénibilité des tâches à l'A.E.L. : les Arbeits Erziehungs

Lager. Je sais aussi que certains n'en reviennent pas... Ma situation ? Critique ! Finalement, la punition tombe : mon camarade et moi écopons d'une amende de trente marks chacun. Ouf !

Au camp, nous bénéficions d'une carte d'alimentation par semaine. Les maigres repas ne varient pas : à midi, des pommes de terre et le soir, une soupe, une tranche de pain et une de mortadelle. Ensuite, une seule ration nous sera distribuée.

L'hiver sévit. L'armée russe avance et atteint la rive droite de l'Elbe. Le temps, lui aussi, poursuit son chemin... Et... un dimanche matin, à six heures, l'alarme terrestre retentit. « Tout le monde aux abris ! » La journée s'éternise... Vingt heures, nous osons tenter une sortie. Un jeune allemand nous vise... Tout à coup, surprise, un russe, puis plusieurs surgissent... Nous voici enfin libérés ! Du 22 avril au 1er juin 1945, nous demeurons au camp. Défoulement, rage, besoin de vengeance ? Vols, pillages se multiplient au détriment de la population locale.

Un de mes camarades, me sachant tailleur, me demande de lui confectionner un pantalon. « Mais, je ne possède rien pour te satisfaire » lui dis-je. « Je m'en occupe » rétorque-t-il. Quelques jours après, il déballe, devant mon regard ébahi, une machine à coudre, du fil, des ciseaux et quantité de toiles, tout cela récupéré, çà et là, malhonnêtement, bien sûr ! Alors, sans me faire prier, je me replonge tout aussitôt dans mon cher métier. Le désir pressant, pour chacun, de changer de tenue ? Compréhensible ! Aujourd'hui, je me demande comment je me débrouillais pour fermer la taille, n'ayant aucun bouton à ma disposition. Peut-être avec un cordon ? Vous dire tout de même que, pour me satisfaire, je me suis taillé un short dans les rideaux de l'usine !



Triste bilan : pour la classe 42, sur 32 000 appelés, 16 000 regagnent l'Allemagne, 9 000 restent en France, 7 000 s'évaporent dans la nature. Au total, entre 1943 et 1945, sur les 500 000 départs pour le STO, on déplore 60 000 non-retours. Parmi ces derniers, 15 000 furent internés dans les camps de détention, pendus, assassinés, décapités à la hache...

Enfin, notre retour s'amorce. Des camions, que nous prenons d'assaut, nous déposent à Magdeburg. Là, installés dans une caserne allemande désaffectée, nos libérateurs nous donnent du tabac... Notre périple se poursuit à pied. Passée l'Elbe, au tour des Américains de nous distribuer, dans des sacs de jute, des boîtes de « singe », des biscuits... En train, serrés comme des sardines – trente par wagon – nous passons le Rhin sur un pont provisoire bâti avec des poutres... traversons les Pays-Bas et la Belgique... atteignons Valenciennes. Le convoi direct vers Toulouse, nous le quittons à Vierzon. Plus de places disponibles dans celui qui part sur Béziers. Qu'à cela ne tienne, nous voyageons à cinq dans le coin WC, jusqu'à Neussargues ! Là, un comité d'accueil nous sert d'inoubliables œufs au mimosa... De quoi nous requinquer pendant les quatre heures d'arrêt !



En gare de Millau, dans les années 40...

Direction Millau. Enfin Aguessac ! Quel bonheur de retrouver son pays et sa famille ! La vie reprend son cours normal. Les copains et moi, avec ardeur, remontons l'équipe de foot : dur, dur, car nous repartons à zéro. Mais, notre objectif, jouer pour le plaisir, nous donne des ailes.



La première équipe de foot nagassole d'après-guerre

Pendant dix ans, j'exerce mon métier avec papa. La clientèle se fidélise. L'affaire tourne. 1955 : je continue seul. Cependant, petit à petit, le ciel s'assombrit. La façon de vivre évolue, le temps presse. Un désir s'accroît : être servi rapidement. Le prêt-à-porter répond à ces exigences. Je ferme mon atelier en 1958. A l'époque, il se trouve très facilement du travail.



Après quelques tentatives dans diverses branches, je m'oriente vers... la musique ! Millavois, souvenez-vous : la monte, la Boîte à Musique, les « vinyles » 33 et 45 tours... J'assiste, dans leur commerce, M. et Mme Viala dont j'admire le sérieux. Je ne les abandonnerai que lorsque sonnera, pour moi, l'heure de la retraite.

Je dois vous avouer, tout de même, que le démon de mon métier d'origine n'a jamais cessé de me hanter. Lorsque je « montais »

à Paris, en visite chez mes enfants, je n'omettais jamais de me rendre au « Sentier ». Ce quartier, lieu incontournable et emblématique de la confection textile, proposait des tissus d'excellente qualité. J'en faisais provision ! De retour chez nous, j'en habillais fièrement la famille (je ne m'oubliais pas !). De nos jours, les costumes ? Moins tendance ! Je couds encore... des ourlets... à des pantalons achetés dans de quelconques magasins. J'essaie, alors, de ne pas remarquer les nombreux défauts de la confection !

